



HAL
open science

L'ars moriendi a travers la pièce Everyman

Aimeric Vacher

► **To cite this version:**

Aimeric Vacher. L'ars moriendi a travers la pièce Everyman. Everyman, Jan 2009, Nancy et Toulouse, France. pp.221-227. <hal-04679231>

HAL Id: hal-04679231

<https://hal.science/hal-04679231v1>

Submitted on 28 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'ars moriendi à travers la pièce *Everyman*

Aimeric Vacher

Ecole Internationale de Genève

At the end of the 15th century, an anonymous English author translated *Elckerlijc*, a Dutch play printed in 1495, into a short morality play of 922 lines called *Everyman*. This kind of theatrical work, which appeared at the end of the Middle Ages, was encouraged by the religious authorities and laymen because, through his entertaining and attractive aspect, it taught the public the moral and social values favourable to the established order and the ideal way of life sought in the Christian western world. Written in a time of multiple and deep crisis, such as wars, epidemics, and religious contestations, *Everyman* belongs also to the tradition of the *ars moriendi*. This term is taken from the title of the most popular book of this kind, the *Tractatus artis bene moriendi*, written by a Dominican monk in 1415 and translated into English by Caxton around 1490-1 under the title *The Arte and Crafte to Knowe Well to Dye*.

As a consequence, *Everyman*, by means of its allegorical hero symbolizing any human being, teaches humorously the audience the way to die in peace and to find one's way to Heaven. However, even if the Catholic nature of the play can be felt throughout the text, thus pleasing the Church and the intellectual level of the most common public, the author also tried to criticize some religious practices, among which, the selling of indulgences.

A la fin du XV^e siècle, apparut la pièce *Everyman*, courte œuvre anglaise anonyme de 922 vers, traduction d'*Elckerlijc*, pièce néerlandaise imprimée en 1495, et dont le plus ancien texte complet connu est l'édition imprimée par John Skot vers 1528-1529¹. A l'instar de *Mankind* (composé vers 1464-1471) ou *Castle of Perseverance* (1400-1425), *Everyman* est un archétype de la moralité. Ce genre théâtral, qui apparut au soir du Moyen Age, était encouragé par les autorités religieuses et laïques car, à travers son aspect ludique, amusant et attractif, il enseignait au peuple des valeurs morales et sociales favorables à l'ordre établi et à l'idéal recherché dans le monde occidental chrétien. S'inscrivant dans la tradition littéraire de l'*ars moriendi* du XV^e siècle (terme tiré de l'ouvrage le plus populaire de ce genre rédigé par un moine dominicain en 1415, le *Tractatus artis bene moriendi*, traduit en anglais par William Caxton en 1490-91 sous le titre *The Arte and Crafte to Knowe Well to Dye*²), *Everyman*, au moyen de son héros allégorique symbolisant tout être humain, enseigne à son public la

¹ A. C. Cawley, *Everyman and Other Medieval Plays* (Londres: Dent, 1990, 1974), p. 165, ainsi que G. A. Lester, *Three Late Medieval Morality Plays, Mankind, Everyman, Mundus et Infans* (Londres et New York: Black et Norton, 1993, 1990), pp. vii et xiv-xv.

² Caxton William, *Here Begynneth a Lityll Treatise Spekyng of the Arte and Crafte to Knowe Well to Dye* (Walter J Johnson: New York, 1972).

voie à suivre pour mourir l'âme en paix et se voir accorder l'entrée au Paradis.

I. La colère de Dieu

A. De la résignation ...

Les événements qui marquent les XIV^e et XV^e siècles, période transitoire entre le Moyen Age à proprement parler et la Renaissance, marquée par l'humanisme, expliquent en partie la rédaction d'*Everyman* et le développement de l'*ars moriendi*. Sans pour autant créer une panique et la croyance en la fin du monde, ils sont d'une telle violence que, pour des hommes pourtant habitués à la dureté de la vie, minée par les regains réguliers de disettes, famines, guerres et autres fléaux, la colère de Dieu semble s'abattre sur le monde.

Le milieu du XIV^e siècle est ici particulièrement important. L'année 1337 marqua le début d'un conflit entre les puissances anglaise et française qui ne s'acheva qu'en 1453 et que la postérité connaît sous le nom de Guerre de Cent Ans. Bien qu'ayant duré plus longtemps encore que ce chiffre « rond » mais sans pour autant avoir été permanente (n'oublions pas les trêves de 1343-44, 1416, ou celle de 1444-49, par exemple), cette guerre fut un véritable traumatisme pour les populations des territoires concernés.

La chevauchée du Prince Noir qui dévasta le Sud-Ouest de la France (pillant notamment le bourg de Carcassonne pendant trois jours en novembre 1355), les exactions et les atrocités commises par les armées, les grandes compagnies (les 2 000 hommes d'Arnaud de Cervole, dit l'Archiprêtre, ravagèrent la Provence en 1357) et les Ecorcheurs (1439-40) qui tirent leur nom de « l'horreur des crimes et des cruautés qu'ils commettent sans pitié » aux dires du chroniqueur Thomas Basin (1412-1491), le brigandage des troupes, parfois guidées par des seigneurs tels Gilles de Rais³ (ca 1404-1440), surnommé Barbe-Bleue, Jean Poton de Xaintrailles (?-1464), et le sire de Vauru⁴, répandaient et terreur et désolation.

³ Richissime baron de Rais et comte de Brienne, ce Maréchal de France et compagnon de Jeanne d'Arc fut accusé d'avoir commis les pires atrocités sur 140 enfants environ. Après un procès mêlant des chefs d'accusation des plus divers, il fut condamné à mort par pendaison puis brûlé.

⁴ Sous le règne de Charles VI, dans la région de Meaux, à **Chauconin-Neufmontiers**, le sire de Vauru et son bourreau Capeluçe dominaient par la terreur. Ce seigneur, ayant faite prisonnière une femme qui osa venir à lui sans la rançon de son mari, la fit attacher à un orme aux branches duquel quatre-vingts pendus se balançaient, dont son époux. On l'entendit hurler une partie de la nuit et ses cris ne cessèrent qu'après une attaque de loups qui la dévorèrent avec l'enfant dont elle était enceinte.

L'année 1347 ne fut pas plus heureuse. La Grande Peste, venue de Crimée, frappa l'Europe. Un groupe de marchands génois la ramena du siège de Caffa où les Mongols s'en servirent comme d'une arme bactériologique en catapultant les cadavres des pestiférés de leur armée par-dessus les remparts de la cité. A la violence des armes s'ajouta celle de l'épidémie. Remontant progressivement vers le nord de l'Europe, la peste noire emporta villages, bourgs, villes et seigneuries. En 1351, on estime que 25 millions de personnes avaient péri. La France perdit un tiers de ses habitants et l'Angleterre environ deux tiers.

On aurait dit que les cavaliers de l'Apocalypse chevauchaient à travers le monde connu. Partout fleurirent des danses macabres, dont celle peinte vers 1440 au cimetière des Innocents à Paris, rappelant à tous que nul n'échappe à la Mort comme le souligne d'ailleurs cette dernière aux vers 125 et 126 de la moralité : « I set not by gold, silver, nor riches, / Ne by pope, emperour, king, duke, ne princes ». ⁵ Les Hommes se tournèrent alors vers les ecclésiastiques, leurs intercesseurs auprès de Dieu, pour comprendre ces catastrophes, calmer leur peur, s'assurer leur salut, et apaiser la colère du Tout-Puissant.

B. ... à la contestation

Les hommes d'Eglise locaux, moines et prêtres furent bien en peine de satisfaire leurs ouailles. Bien souvent mal formés et antithèses de l'exemple biblique, certains illettrés et d'autres joueurs de dés ou portés sur la boisson (d'où, notamment, la création des séminaires au Concile de Trente qui se tint de 1545 à 1563 afin, entre autres choses, de former professionnellement et moralement les ecclésiastiques), étaient incapables de répondre intelligemment aux craintes de la population. Le pape lui-même n'était pas plus sage et exemplaire que ses serviteurs. Alexandre VI Borgia (1431-1503) engendra quatre enfants, bafouant la sacro-sainte règle de chasteté des ecclésiastiques, tandis que Léon X, à court d'argent, finança la reconstruction de la basilique Saint-Pierre de Rome vers 1515 avec la vente d'indulgences. Ces lettres, apparues au XI^e siècle, permettaient aux pécheurs concernés de bénéficier d'un sort plus doux après leur mort contre monnaie sonnante et trébuchante. En fait, il s'agissait alors, dans l'esprit commun, d'acheter le pardon de Dieu. La morale chrétienne devint valeur marchande, la vénalité souillait la pauvreté honorable du Christ.

Face à l'incapacité des hommes, en particulier d'Eglise, de juguler la fureur divine et, pire encore, face à leur capacité de bafouer la parole de Dieu, de nouvelles valeurs naquirent et certains se mirent alors en tête de

⁵ Les citations présentées dans cet article sont tirées de l'édition modernisée d'Everyman par A. C. Cawley, *Everyman and Other Medieval Plays*.

transformer les fondements de la société en demandant des comptes aux responsables religieux.

Alors que John Wyclif (1320-1384) et ses compagnons lollards condamnèrent sans succès la richesse de l'Eglise en prônant le salut par la grâce et s'attaquaient la latinité des textes sacrés, Jean Hus (ca 1370-1415) s'éleva contre la primauté du Pape et les indulgences de Jean XXII. Parallèlement, les « miroirs aux princes », traités de bon gouvernement royal (comme le *Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V* composé par Christine de Pisan en 1404⁶), se multiplièrent, rappelant aux souverains les qualités de justice et de bonté dont ils s'éloignaient de plus en plus, se rapprochant davantage de Nicolas Machiavel que de saint Louis.

II. De l'enseignement de la morale

A. Les paradoxes cachés

En répondant à la question du salut par une représentation dramatique simple, l'auteur d'*Everyman* se devait d'éviter de déformer la doctrine chrétienne. Ce qui ne signifie pas qu'il dépouilla son œuvre de toute critique personnelle.

3. Entre catholicisme et hérésie

La première partie de la pièce, qui met en scène Dieu et la Mort, annonce une réaction aux terrifiants bouleversements de ce temps.

Le monologue de la divinité condamne explicitement l'amour démesuré que les hommes portent aux biens matériels (« In worldly riches is all their mind », vers 26) et leur attitude immorale (« They use the seven deadly sins damnable », vers 36). Dieu décide alors après réflexion que puisque « ils deviennent pires d'année en année » (vers 34), « par conséquent, je vais, en toute hâte, / obtenir des comptes de tout un chacun » (vers 45-46). Il envoie donc la Mort chercher Everyman pour qu'il vienne lui rendre des comptes après « un pèlerinage qu'il a [Everyman] devra entreprendre, / auquel il ne peut aucunement se soustraire » (vers 68-69).

Cependant, tout en écrivant une moralité, se rattachant alors à une approche toute catholique de la situation, l'auteur de la pièce n'accepte pas l'orthodoxie papale dans son ensemble. A la vénalité du pardon divin voulue par les hautes sphères de l'Eglise, il oppose l'auto-flagellation salvatrice et sacrificielle (« My body sore and punished shall be: / Take this, body, for the sin of the flesh » aux vers 612-613), ravivant le souvenir des flagellants des XIII^e et XIV^e siècles ; mouvement encourageant la

⁶ Christine de Pisan, *The Book of Fayttes of Armes And of Chyualrye*, ed. A. T. P. Byles (Londres : D. S. Brewer, 2006).

flagellation pour l'expiation des péchés et condamné par une bulle papale de 1349 à subir les foudres de l'Inquisition.

4. Adam, Jésus et les Bonnes Actions

Dans la moralité qui le met en scène, *Everyman* est sauvé et peut rejoindre Dieu sereinement grâce à ses bonnes actions. Cependant, la simplicité du message risquait de froisser la vérité biblique. Selon celle-ci, l'Homme, en raison de la faute primordiale d'Adam et Eve, est voué à une certaine forme de damnation dont il ne peut se sauver seul, malgré tous les efforts qu'il pourrait déployer. Seul le sacrifice du Christ a été en mesure de lui apporter la rédemption qu'il recherchait («*To get them life I suffered to be dead* », vers 32)

Apparaît donc ici un premier paradoxe : bien que l'homme soit incapable de se sauver seul de la damnation et que le sacrifice du Christ l'ait fait pour lui, il continue d'être jugé sur sa conduite pour être en droit d'atteindre la plénitude. L'auteur parvient à surmonter la difficulté engendrée par cette contradiction. Sans renier l'importance de la Crucifixion, il affirme que ce sacrifice n'est pas suffisant en lui-même. Il ne dispense pas l'humanité de suivre les règles imposées par le précepte de charité chrétienne. L'art de bien mourir est aussi art de bien vivre.

5. L'appartenance à l'Eglise

Le Christ est mort sur la croix pour sauver l'humanité. Ce qui implique une certaine forme de prédestination, chacun ayant reçu du Sauveur suffisamment de grâce pour sauver son âme. Toutefois, *Everyman* ne peut aspirer au Paradis qu'après être revenu dans le giron de l'Eglise à travers les sacrements ordonnés par le prêtre :

God will you to salvation bring,
For priesthood exceedeth all other things;
To us Holy Scripture they do teach,
And converteth man from sin heaven to reach; (631-634)

Tel est le second paradoxe auquel fut confronté l'auteur d'*Everyman*. Le Christ est mort pour tous les hommes mais l'homme ne peut accéder au Paradis que s'il accepte la tutelle de l'Eglise. Toute personne refusant la supériorité de l'autorité ecclésiastique est de fait exclue du bonheur éternel quelle que soit sa bonne volonté.

L'auteur, après avoir usé longuement de symboles, explique finalement et sans détour le moyen d'accéder au Paradis. Celui-ci est donné par Knowledge et Five Wits, dans la dernière partie de la pièce, pendant que le prêtre prend soin d'*Everyman* :

Knowledge : If priests be good, it is so surely.
But when Jesus hanged on the cross with great smart,

There he gave out his blessed heart
The same sacrament in great torment:
He sold them not to us, that Lord Omnipotent. [...] (750-754)
Five Wits : I trust to God no such may we find;
Therefore let us priesthood honour,
And follow their doctrine for our souls' succour.
We be their sheep, and they shepherds be
By whom we all kept in surety. (764-768)

Ainsi, une fois encore, l'auteur parvient à éviter un paradoxe hérésiarque. Dieu a bien sauvé l'humanité entière mais il faut néanmoins se mettre sous la protection de l'Eglise pour éviter de s'écarter de la parole divine.

Conséquemment, l'Eglise ne se substitue pas à Dieu mais cette institution est un prolongement de la volonté divine puisque « Everyman, God gave priests that dignity / And setteth them in his stead among us to be » (vers 747-748).

B. Le message premier

Pendant, le public de la pièce ne devait bien souvent comprendre que le premier degré du spectacle. La question première que pose l'auteur de cette moralité est : « Que doit faire un homme pour être sauvé de la damnation ? » Pour y répondre, il fait suivre au spectateur deux voies, chacune lui enseignant une leçon.

1. De la brièveté de la vie terrestre.

Le résultat des efforts d'Everyman et de sa quête de compagnons de pèlerinage est le suivant : d'une part, Fellowship, Cousin, Kindred, Goods, Discretion, Strength, Beauty et les five Wits ne sont pas en mesure ou ne souhaitent pas accompagner Everyman dans l'au-delà ; d'autre part, seule Good Deeds, assistée de Knowledge et Confession, accepte de participer au pèlerinage.

L'enseignement de cette première réflexion est simple. Les concepts matériels de la vie terrestre ne sont que futilités aux yeux de Dieu et, loin d'être éternellement acquis, ne sont que des chimères aussi fragiles que la vie humaine que Dieu peut interrompre à tout moment et sans discrimination. Ainsi, s'il faut se réjouir de ce que notre séjour sur terre nous offre (comme le rappelle Goods « But if thou had loved me moderatly during », vers 431), il est dangereux pour l'âme de leur accorder une importance irraisonnée et de les placer au-dessus de la morale chrétienne.

2. La route vers la rédemption

Le salut ne vient à *Everyman* que lorsqu'il se tourne enfin vers Dieu, après sa quête infructueuse pour trouver des compagnons de voyage. *Good Deeds*, seul être à pouvoir trouver grâce aux yeux de Dieu, accepterait de venir avec lui mais n'en a pas la force, accablée par ses péchés. Ce n'est qu'après avoir été guidé par Confession, symbole de la Sainte Mère l'Eglise, qu'il est lavé de son mal et que *Good Deeds* peut se montrer sous son meilleur jour.

La rédemption, selon le dramaturge, n'est donc accordée qu'en suivant deux préceptes en totale contradiction avec le concept de prédestination qui sera cher à Calvin et Zwingli au XVI^e siècle : après avoir renoncé à chérir les bienfaits illusoire de la vie terrestre, en étant un homme de bien ou en se tournant vers Dieu, par la Confession et l'administration des derniers sacrements.

Conclusion

Everyman est une moralité ancrée dans son temps, celui du doute et des malheurs mais aussi de l'espoir et de la réflexion. Elle tente, à travers le destin d'un représentant du genre humain, de rendre la mort acceptable tout en enseignant à son public la bonne manière pour ne pas en être effrayé : vivre dans la tempérance et l'amour de Dieu tout en obéissant à l'Eglise ; tel est *l'ars moriendi*. Ainsi instruit, on peut mourir l'âme en paix et le cœur léger. Loin d'être un illuminé suivant aveuglément les préceptes de l'Eglise, sans pour autant sombrer dans l'hérésie, l'auteur fait montre d'un certain sens de la critique et d'une intelligence fine. D'une part, il est à même de résoudre efficacement des paradoxes complexes tout en les expliquant avec facilité par sa maîtrise de la didactique. D'autre part, il ose dénoncer habilement la vente des indulgences qui mine l'Eglise et provoqua, en octobre 1517, l'affaire des « 95 thèses » de Martin Luther.